

## Chapitre 16

*Très bien faite, [Madame de Pompadour] avait (...) tous les traits réguliers, un teint magnifique (...) des yeux plus jolis que grands, mais d'un feu, d'un spirituel, d'un brillant que je n'ai vu à aucune femme. [Quand elle paraissait] elle effaçait ce qu'il y avait de plus joli.*  
Dufort de CHEVERNY

Brunoy - 23 août 1741

Une semaine plus tard, à quelques lieues de Paris, planté dans un parc où l'on célébrait l'une de ces fastueuses fêtes de plein air qu'autorisait la belle saison, je me tenais, raide et guindé dans un modeste habit gris pâle, aux côtés du financier Jacob Heselmann qui causait avec l'un des frères Pâris, son hôte à Brunoy.

- Ces terrasses étagées et ces jeux d'eau sont une vraie réussite, mon cher, disait-il.

Il avait négligé de me présenter par mon nom - et pour cause. J'étais censé, ici, être juste l'un de ses secrétaires particuliers. D'ailleurs, n'aimant pas les réceptions, il ne faisait que passer.

Malgré le ton affable sur lequel les deux hommes se parlaient, je sentais vibrer entre eux l'impatience contenue de deux grands rivaux ; ce qu'ils étaient, au demeurant, sur la place financière de Paris.

...Vous vous demandez ce que je faisais là, sous cette humiliante livrée. Je vais vous le dire.

N'ayant plus un sou, j'étais allé trouver Heselmann chez lui, à Paris, pour lui demander si je pouvais prétendre à la fortune personnelle de ma mère, dont j'étais l'héritier. Il m'avait de suite fait comprendre qu'étant mineur je ne devais rien espérer de la sorte. Nous avons parlé de tout et de rien et il me regardait, pensif... « Revenez dans trois jours, Comte, me dit-il pour finir, comme je prenais congé. J'aurai peut-être quelque chose pour vous. »

Il ne voulut rien me dire de plus. Lorsqu'il parla de m'emmener à cette fête et de m'y présenter comme secrétaire, je me cabrai d'abord, d'autant qu'il ne voulut pas là non plus me dévoiler ses batteries.

- Qu'aimez-vous le plus au monde ? me demanda-t-il doucement.

Je ne répondis pas. Pouvais-je lui dire, sans ridicule : « Mon souverain » ?

Il eut un sourire fin, comme s'il connaissait la réponse.

- Venez avec moi à Brunoy, et tout ceci vous mènera aux pieds de qui vous aimez.

Troublé, j'avais fini par accepter.

Avec sa figure maigre au nez proéminent, je lui avais toujours trouvé quelque chose de Monsieur de Voltaire. Mais le strict habit noir (en hiver) ou gris (en été) qu'il arborait montrait bien au monde que Jacob Heselmann, au contraire du futur confident de Frédéric de Prusse, méprisait le clinquant sous toutes ses formes. Etant de confession

juive, d'ailleurs, il méprisait également Voltaire, dont les déclarations haineuses à propos du « peuple élu » trouvèrent fort justement leur contrepoint satirique dans la pièce en vers que l'empereur, dix ans plus tard, devait composer contre lui : « Tantale en procès ». Comme quoi le souverain que le *philosophe* se flattait de pouvoir *conseiller* montrait moins de préjugés que lui à l'égard des races et des religions.

Au bout de quelques instants, Pâris s'éloigna en direction de ses autres invités - en particulier une très belle jeune femme blonde, assez grande et souple comme un roseau, dont il émanait un curieux rayonnement.

- Elle est bien jolie, n'est-ce pas ? souffla le banquier à mon oreille. Venez, mettons-nous un peu à l'écart, cela vaudra mieux.

- Pourquoi m'avez-vous fait venir ici, Monsieur Heselmann ? questionnai-je. Je ne connais personne. Bien sûr, les frères Pâris, eux, ne me sont pas inconnus, mais...

- Laissez tomber les frères Pâris, ricana le financier. C'est à elle, et à elle seule que vous devez accorder toute votre attention. Madame Le Normant d'Etiolles.

- Qui est-elle donc ? m'enquis-je.

Il m'esquissa un bref tableau des ascendants de la jeune personne.

- La fille de deux intrigants de bas étage ! lançai-je avec mépris. Elle est jolie, certes. Mais jamais sa beauté ne fera oublier ses origines.

- Oh ! La vraie noblesse, certes, ne les oubliera jamais, fit le baron (il venait d'être anobli). Il y va de sa survie. Mais il suffit que le Roi, lui, le fasse.

- Le Roi ?

J'avais tressailli. La douleur était là, lancinante, depuis mon entrevue avec lui.

- Je connais votre intérêt prodigieux pour Sa Majesté, insinua Heselmann. Cela a échappé jadis à votre père, mais pas à moi. Et je soupçonne également l'intérêt qu'Elle-même vous porte. Aussi est-ce pour cela que je vous ai amené jusqu'ici. Pour que vous contempriez avant toute la Cour, avant le Roi lui-même, celle qu'on va jeter dans son lit.

- Une maîtresse de plus, dis-je en haussant les épaules. Peu me chaut ! Il en a déjà une, Madame de Vintimille, dont on dit qu'il attend impatiemment l'accouchement.

- Je crains qu'il ne s'agisse là de beaucoup plus que d'une simple maîtresse, rectifia-t-il. Des intérêts colossaux sont en jeu. Des intérêts financiers, ajouta-t-il avec un coup du menton en direction des frères Pâris.

- Expliquez-vous, Monsieur Heselmann. Je ne prise guère les devinettes. Ni les intrigues, d'ailleurs.

- Il s'agit aussi des intérêts du Roi, précisa le baron.

- Et les vôtres ? Où se situent-ils ?

- J'étends mon empire, et toute la place occupée par ces Messieurs Pâris est autant de place perdue pour moi.

- Prenez-vous le Roi pour un imbécile ?

- Que non ! J'ai entendu parler de nombreuses fois de son extrême subtilité. Il a le don rare de flairer toute hypocrisie.

- Et surtout il n'a pas l'habitude de mêler amours et généreux privilèges.

- Il y viendra, répondit le banquier.

- Alors pourquoi chercher à le protéger d'une intrigante qui, selon vous, ne sera ni la première ni la dernière ?

- C'est que vous ne connaissez pas Reinette, sourit Heselmann.

- Reinette ?

- C'est ainsi que notre Madame d'Etiolles se fait appeler dans son proche entourage.

- Quel est son vrai nom ?

- Jeanne Antoinette Poisson.

- C'est en effet un nom à devenir intrigante. Ne serait-ce que pour le noyer.

- Très amusant, apprécia le banquier. Mais tous ces noms importent peu, au fond. Le surnom de *Reinette* est en soi beaucoup plus instructif. Qu'évoque-t-il en vous, Monsieur le Comte ?

- La petite reine, je suppose.

- C'est cela même. Voilà près de onze ans qu'ils l'élèvent pour en faire la maîtresse du Roi.

- Une entreprise de bien longue haleine, pour un résultat bien incertain.

- Le résultat est assuré, rectifia Heselmann. Vous ne connaissez pas Reinette. En-dehors de l'éducation de cour qu'on a jugé bon de donner à la demoiselle, elle a toutes les qualités d'une grande favorite.

- Qui sont ?

- Ni sens, ni cœur, et beaucoup d'esprit. Une « froide femelle », dirait Piron. Chacun connaît les humeurs noires qui agitent régulièrement notre souverain. Enfant, il était si morne et si triste qu'on le croyait stupide ! Or que dit Pascal ? Qu'il plaint « le roi sans divertissement ». Voilà ce qu'on apprend à Reinette depuis treize ans : à divertir un roi. Comme elle est loin d'être sotte, croyez que les leçons ont porté.

- Etrange vocation !

- Ce n'est pas une vocation, mais une *prédestination*, à en croire ces messieurs. Il paraîtrait qu'une diseuse de bonne aventure, une certaine Lebon, aurait prédit à Mademoiselle Poisson encore enfant qu'elle deviendrait la maîtresse du Roi. Chacun s'est pris au jeu. L'intérêt de mes confrères saute aux yeux : pousser Sa Majesté à la dépense, placer leurs pions dans la fourniture aux armées, etc.. Quant à notre jolie Reinette, elle est d'une ambition et d'un orgueil à faire plier, comme Shéhérazade, le plus cruel sultan. Alors le tendre Louis XV, vous pensez bien...

- Ambition et orgueil, répétai-je, enfin inquiet. Ce qui fait le plus défaut au Roi.

- Elle en aura pour deux, n'ayez crainte.

- Et il préfère les blondes...

- Un point de plus pour elle.

- Cependant, si elle est froide au lit... Sa Majesté est très portée sur la chose.

- Les femmes ont sur nous un avantage immense, Comte : elles peuvent feindre. Je doute qu'on ait laissé de côté cet aspect essentiel de l'instruction de mademoiselle.

- Mais elle peut aussi se prendre à son propre piège, remarquai-je. Il n'y a pas de Roi plus facile à aimer, je parle d'aimer vraiment, que notre Louis XV. Il est beau, subtil, doux, sensuel...

Heselmann écarta d'un geste méprisant ces denrées non monnayables. Je cherchai anxieusement d'autres arguments.

- Elle ne sera jamais reçue à la Cour, poursuivis-je. L'étiquette...

- Le Roi, qui est l'homme au monde le plus ennemi des préjugés, et sûrement plus sincèrement que Monsieur de Voltaire qui ne prêche que pour son fonds de commerce, le Roi, dis-je, sera ravi d'imposer Jeanne Poisson à la Cour, de voir plier devant elle toute l'orgueilleuse noblesse héréditaire. Croyez-moi, cela lui donnera bien du plaisir.

- Pour cela, fis-je en souriant, vous avez peut-être raison, baron. Alors, selon vous, c'est inéluctable ? A moins que... Si l'on prévenait Sa Majesté du traquenard qu'on lui tend ?

- Le fâcher avec les plus grands financiers de son royaume, alors que tant de guerres se profilent à l'horizon ? Vous n'y pensez pas, Comte ! Et puis il y a du Don Quichotte en lui. Pour peu que la dame ouvre de grands yeux douloureux, pleure un peu et dise qu'on l'a affreusement calomniée, je vous tiens la gageure qu'il la prendra dans ses bras pour la consoler, et lui faire de son beau corps un rempart contre la médisance !

- Vous avez raison, appuyai-je de nouveau, attendri par cette évocation si juste du grand cœur de mon royal ami. Alors, nous ne pourrions être que spectateurs ?

- C'est déjà un bien grand privilège.

- Et c'est pour quand, leur beau manège ?

- Oh ! Pas pour tout de suite. Elle est d'ailleurs enceinte de cinq mois. Et puis il faut aguerrir encore un peu la dame, la faire aller dans le monde, lui donner un vernis de respectabilité. Ensuite, ils vont guetter l'occasion : une pause entre deux maîtresses titrées, par exemple. Ou plutôt, l'une de ces périodes où le Roi tombe dans une prostration mélancolique... Je suis certain qu'ils ont des espions jusque dans sa chambre : Lebel en est sûrement. Dès que notre beau monarque piquera un peu du nez dans sa courtepoinette en tirant les rideaux sur son *spleen*, comme disent les Anglais qui en connaissent un rayon là-dessus vu qu'ils s'ennuient frénétiquement, Lebel, lui, tirera la sonnette d'alarme et hop ! notre gracieuse Madame Le Normant d'Etiolles sortira de sa boîte à point nommé pour redonner au Roi le goût de vivre. C'est bien ce qui lui fait le plus défaut, à notre beau sire.

- Et moi ? dis-je. Quel rôle souhaitez-vous me voir jouer ?

- Vous êtes sans doute la personne la mieux susceptible d'arriver au plus près du Roi et d'observer Lebel, répondit le financier. J'ai même un rôle extrêmement précis à vous faire jouer et, vous connaissant, je sais qu'il vous plaira fort, car comme Sa Majesté vous faites fi des préjugés. Je désire juste ensuite que vous me préveniez du moment exact où l'ombre de la petite dame, si opportunément surnommée « Reinette », commencera à apparaître dans le champ de vision du Roi. Ensuite, ce sera à moi d'avancer mes pions. Je ne veux pas être pris par surprise.

- En quoi le succès de vos pions peut-il me concerner, Monsieur Heselmann ?

- Je suis le banquier de votre père, Monsieur le Comte. J'ai rétabli en cinq ans les deux tiers de sa fortune. Un jour je serai le vôtre, par la force des choses. Or, je suis le meilleur... Vous ne voudriez pas vous fâcher avec un homme comme moi, n'est-ce pas ?

- Je m'en garderai bien, rétorquai-je. Mais si je vous aide dans cette affaire, croyez-le, ce n'est pas pour des raisons de basse finance. C'est parce que l'idée d'approcher le Roi au plus près me comble à un point que vous ne sauriez imaginer.

- Je l'ai parfaitement imaginé, au contraire.

- Allons-nous-en d'ici, à présent. L'odeur d'intrigues que l'on y respire me donne la nausée.

## Chapitre 15

*Aux vertus qu'on exige d'un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?*  
BEAUMARCHAIS

- Comment avez-vous appris l'accident de Monsieur Collet ? questionna soupçonneusement Bachelier, Premier Valet de la Chambre du Roi. Nous nous sommes bien gardés de l'ébruiter.

- J'ai mes sources, Monsieur, répondis-je d'une voix neutre. Voilà six ans que je souhaite entrer au service du Roi. J'ai sauté sur l'occasion.

- C'est une histoire déplorable que cet accident, soupira le Premier Valet. Non pour votre devancier : il l'a bien cherché. Mais Sa Majesté déteste qu'on introduise des têtes nouvelles au service de sa Chambre. Vous comprenez, je pense, qu'il s'agit de l'intimité du souverain...

- Je comprends, Monsieur. Mais vous ne trouverez personne d'aussi doux, d'aussi discret et d'aussi dévoué à Sa Majesté que moi. Vous voyez tout de même bien cela sur ma figure ! L'on vante d'ailleurs tellement partout votre profonde pénétration que, si j'avais eu de mauvais desseins, croyez bien que j'aurais eu peur de me présenter devant vous.

La flatterie, quoique lourde, sembla faire son effet. Pour la première fois, le Premier Valet parut se détendre un peu - et subséquemment, moi de même.

Ma plus grande peur, en entrant ici, avait été que l'homme pût reconnaître en moi le « Petit Clerc » d'il y avait dix ans, galopin affairé dans tous les couloirs de Versailles et protégé notoire du Cardinal de Fleury comme de la Duchesse de Ventadour. Par chance, il n'en avait rien été. J'avais laissé suffisamment peu de traces dans sa mémoire (nous nous étions à peine croisés, je dois dire) pour qu'il me « remît ». Malgré tout, je tenais le plus souvent possible mes yeux baissés en sa présence, car leur couleur un peu trop caractéristique aurait pu d'un seul coup lui rendre la mémoire.

Vu comment se recrutaient les valets dans nos terres de Champagne, je ne m'étais pas attendu à un parcours aussi ardu pour entrer au service de Chambre de Sa Majesté. Mais l'étiquette étant ce qu'elle était, cela n'avait rien au fond de surprenant. Sans les espions et l'appui du redoutable Jacob Heselmann, jamais je n'aurais eu la moindre chance de réussir dans une telle entreprise.

C'était sous le règne de Louis XIV que ces fameux Premiers Valets de la Chambre du Roi avaient conquis leurs innombrables privilèges. Le premier préjugé dont il fallait se débarrasser à leur égard, c'était de voir en eux des Francisque, de simples domestiques serviles, effacés, rabroués, voire exploités, comme nos châteaux de province en abritaient tant.

La Maison Civile du Roi de France comptait plusieurs départements, dont celui de « la Chambre ». Les divers officiers de la Chambre étaient tous placés sous les ordres du Grand Chambellan, lui-même grand officier de la Couronne. Pour l'assister dans ses nombreuses fonctions, il pouvait compter sur les Gentilshommes de la Chambre. Les Valets de Chambre, eux, n'étaient que des officiers de second rang.

Sous Louis XIII encore, par exemple, c'était un gentilhomme de la Chambre qui assurait le service personnel du Roi, l'habillant et le déshabillant, dormant près de lui, etc. Petit à petit, ces gentilshommes se déchargèrent de leur service sur les valets, ne conservant pour eux-mêmes qu'un service dit « d'honneur », nettement moins contraignant. La Chambre royale, délaissée par les nobles, tomba aux mains des valets, lesquels, largement favorisés sous Louis XIV, ne tardèrent pas à conquérir en entier ce précieux territoire, y gagnant un pouvoir occulte stupéfiant (parlez-en au Duc de Saint-Simon).

Bien que les charges de Premier Valet (ils étaient quatre) ou de valet de chambre subalterne (une trentaine) soient ouvertes à tous, nobles comme roturiers, depuis le règne de François Ier, le prix qu'il fallait payer pour les acquérir, surtout bien entendu

la charge de Premier Valet, était suffisamment élevé pour opérer parmi les nombreux postulants une sélection sévère. Il faut dire également que le seul fait d'entrer au service du Roi effaçait de vous la roture à jamais : on était en effet aussitôt anobli au premier degré. Nous voilà donc assez loin des Picard, Bourguignon et autres Scapin, dégourdis mais besogneux, des comédies de Molière ou de Marivaux.

Si la charge elle-même rapportait assez peu, les cadeaux du Roi pleuvaient sur ceux qui lui donnaient pleine satisfaction dans leur service. Bijoux, gratifications, charges honorifiques que les valets pouvaient aussitôt revendre avec bénéfice, dots pour leurs filles à marier, tout cela, joint à d'autres petites combinaisons lucratives personnelles (car que ne peut-on extorquer à des courtisans, lorsqu'on a « l'oreille du Roi »), permettait aux valets d'amasser des fortunes d'autant plus coquettes qu'ils demeuraient souvent dans leurs fonctions jusqu'à leur mort, et ce de père en fils.

J'avais déjà eu l'occasion de constater, étant enfant, à Versailles, l'arrogance assurée des Premiers Valets auxquels une grande intimité physique avec le Roi, jointe à la confiance absolue qu'il plaçait en eux, à raison le plus souvent, conférait une puissance officieuse dont les plus grands gentilshommes de la Cour se gardaient bien de se moquer. Au contraire : on se donnait un mal fou pour être dans les bonnes grâces de gens qui pouvaient, d'un coup d'humeur, vous faire tout bonnement refuser l'accès à l'Antichambre, donc à la Chambre du Roi, ou pire encore, vous perdre de faveur auprès de lui.

C'était cet immense pouvoir occulte que Bachelier tentait de m'expliquer à demi-mot. J'aurais bien voulu pouvoir lui dire qu'il n'avait rien à apprendre sur ce plan - l'influence énorme des Valets auprès du roi qu'ils servaient - à ce fouineur de Petit Clerc, mais hélas, vous vous en doutez, je ne pouvais trahir mon rôle, et je dus subir son sermon jusqu'à son dernier mot.

Comme il me regardait, encore hésitant, je saisis d'instinct ce qui le retenait encore de m'engager.

- Je n'ai aucune ambition personnelle, Monsieur. Je ne veux ni logement, ni service particulier pour moi-même. Je tiens à porter la livrée bleue comme un valet ordinaire et j'ai l'intention bien arrêtée de fuir le plus possible Messieurs les courtisans.

Comme aurait dit Talleyrand : « Il ne demande rien, ce sera bien cher. » Mais Bachelier n'était pas aussi subtil. Ce fut comme si je lui ôtais un poids immense de dessus les épaules. Il me craignait, le bougre ; du moins, inquiet de ma trop bonne mine et de mes trop bonnes manières, il craignait que je ne devinsse un rival pour lui-même.

- Je peux vous faire avoir cette charge, conclut-il enfin. N'y aura-t-il aucun problème de financement ?

- Monsieur Jacob Heselmann, qui gère mes biens, versera les fonds à la Couronne dès qu'il vous plaira, l'informai-je.

Jacob Heselmann ! Je grimpai aussitôt d'un échelon supplémentaire dans son estime, à ce faquin. Heselmann ! L'étoile montante de la finance, dont on disait qu'elle éclipserait bientôt le vieux quarteron des Pâris. La moitié de la Cour lui devait déjà de l'argent, car il en fallait beaucoup (au moins vingt mille livres par an) pour soutenir dignement son rang à Versailles ; sans parler des à-côtés : petites maisons pour petites

maîtresses, louées discrètement dans le quartier un peu écarté du Parc-aux-cerfs, dettes de jeu, cadeaux à ces dames, soudoiement des valets... Chacun des sémillants courtisans bourdonnant dans l'entourage royal dissimulait sous son fard plus d'une ride exclusivement due aux soucis d'argent.

Le nom du financier fut donc l'ultime Sésame qui m'ouvrit la porte de l'Antichambre et de la Chambre du Roi.

- Mais n'oubliez pas qu'il faut d'abord que Sa Majesté vous agrée ! me répéta Bachelier. Il n'aime pas du tout à ce qu'on lui change ses Premiers Valets. Sans l'accident stupide de Monsieur Collet...

« Ne t'en fais pas, Scapin, me dis-je en moi-même, Louis XV va raffoler du nouveau valet que tu vas lui présenter. »

## Chapitre 16

*Non seulement il ne se trouve personne qui ait senti des maux tels que les miens, mais à peine se trouve-t-il quelqu'un qui puisse les comprendre.*

Abbé PREVOST, *Cleveland*.

- Sire, je vous présente le successeur de Collet, fit respectueusement Bachelier.

La cérémonie du Coucher venait de s'achever ; Louis XV avait regagné ses appartements intérieurs. En robe de chambre, l'air mélancolique, il se tenait frileusement devant l'âtre. Sur les mots prononcés par son Premier Valet, le Roi dut faire effort pour se tourner vers l'arrivant, dont il appréhendait la venue et dont il fut d'abord incapable de distinguer les traits : en effet, l'inconnu se trouvait entre un candélabre et lui, à contre-jour. Mais quelque chose dans la haute silhouette, dans la grâce du maintien, dans les cheveux bouclés, lui fit battre le cœur. Était-il possible qu'on lui eût trouvé justement un jeune homme qui... ?

- Avancez donc, ordonna impatiemment le Premier Valet.

Le garçon fit deux pas en direction du Roi. Celui-ci, soudain vacillant, dut se retenir discrètement au dessus de marbre de la cheminée. Les yeux légèrement agrandis, sa maîtrise de lui-même soumise à rude épreuve, il contemplait devant lui Clair-Guillaume de G\*\*\*, héritier d'une des plus grandes familles duciales de France, revêtu de l'humble livrée d'un « garçon bleu » - autrement dit d'un Valet de la Chambre du Roi. Le jeune homme plongea dans une superbe révérence de cour.

- N'en faites pas trop, grommela Bachelier entre ses dents.

Puis, se tournant vers le Roi :

- Riche bourgeoisie champenoise, sire, énonça-t-il. Il n'a pas d'autre ambition, dit-il, que de sacrifier toute sa vie à celle de son souverain. Il a même demandé la livrée, alors que ce n'est pas la coutume pour un Premier Valet... Vous agrée-t-il ? Pouvons-nous le faire entrer lundi à votre service ?

Le Roi, figé, prit le temps de se remettre de sa vive émotion, tout en feignant d'examiner le « garçon bleu » de la tête aux pieds.

- Essayons-le dès ce soir, proféra enfin Louis XV d'une voix sourde.

- Sire, vous n'y pensez pas ! Il ne saurait être introduit de la sorte, tout aussitôt, dans l'intimité de Votre Majesté ! Il n'est de quartier qu'à partir de lundi et j'ai encore bien des choses à lui apprendre devant que...

- Dès ce soir, répéta le Roi d'un ton sec. Un Premier Valet novice, pardieu ! Voilà qui me désennuiera.

- Donc, Votre Majesté ordonne que nous La préparions pour la nuit en présence de son nouveau valet ?

- Tu as sûrement beaucoup à faire, mon bon Bachelier. Laisse-nous et emmène Gagnon avec toi. Je veux que celui-là... Comment s'appelle-t-il ?

- Monclair, sire. Guillaume Monclair.

- Je veux que Monclair fasse ses preuves dès ce soir.

- Sire, je doute que ce garçon...

- Ce soir, je ne veux être touché que par lui, coupa le Roi. J'entends même que ce soit lui qui dorme au pied de mon lit. S'il ne ronfle pas, tu veilleras à ce que lui seul remplisse désormais cet office. Je suis las de ces valets qui, tout en étant censés être à mes ordres, ne font en exécutant ce service que troubler nuit après nuit mon sommeil par un inconvenant baryton. Telle est ma volonté, conclut-il avec un geste négligent de la main. Ah ! Et puis fais-moi monter aussi du vin de Champagne.

Bachelier leva les yeux au ciel.

Une petite demi-heure plus tard, Louis XV et « Monclair » se retrouvaient seuls dans la chambre du Roi. Celui-ci, de nouveau accoudé à la cheminée de marbre gris-bleu où le feu crépitait, regardait, encore incrédule, profondément ému, son nouveau « valet ».

- Je devrais pour le coup te faire embastiller, dit-il doucement. Est-ce qu'un fils de duc peut décentement embrasser les fonctions de valet de chambre ?

- Je veux être auprès de vous jour et nuit, sire, et sans témoins, répliquai-je fermement. Rien d'autre au monde ne saurait m'intéresser. N'est-ce pas également votre vœu le plus cher ?

- Si, répondit gravement Louis XV. Je sens que je ne pourrais plus me passer de toi. Mais j'avais parlé d'amitié, pas de service.

- Mon père est malade depuis des années, sire. J'ai souvent assisté à sa toilette, parfois j'y ai donné un coup de main. Non par goût personnel, mais parce que c'était mon devoir. J'avais bien du mérite, parce que c'était là son moment de prédilection pour me faire la morale.

- Je gage que tu vas là te venger, sourit le Roi, et m'enseigner à mon tour la morale ! Ah ! Monclair, c'est une folie que tu commets là, et je ne peux pas, en conscience, te la laisser commettre. Va, quitte mes appartements, et reparais demain à la Cour sous une livrée plus digne de toi.

- A cela, Votre Majesté, je vous répondrai comme le poète : « Sire, tenez-moi lieu de fortune et d'amour ! » Ou comme Dorante à Araminte dans la pièce de Monsieur de Marivaux : *que je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends ; que l'honneur de vous servir n'est au-dessous de qui que ce soit et que je n'envierai la condition de personne*. Sans compter, ajoutai-je en m'approchant et en lui caressant doucement la joue, que je vous ferai la barbe mieux que quiconque.

- Monclair, sais-tu bien que si l'on te reconnaît tu vas créer le plus beau scandale que la Cour de Versailles aura connu, et compromettre à jamais ton honneur et ton titre ?

- Sire, je viens de vous le dire : je ne saurais avoir d'honneur plus grand que celui de vous servir. En ce qui concerne mon nom, Juliette Capulet vous répondra mieux que moi-même sur ce plan. Enfin, quant au scandale... Je crois que Votre Majesté n'en est pas à un scandale près. Alors ? ajoutai-je, taquin. Votre Majesté ne me fait pas visiter Son modeste logis ? J'en grille pourtant d'envie...

Les yeux du Roi brillèrent de joie. Pendant l'heure qui suivit, il me fit les honneurs de son domaine privé, commentant longuement pour moi le pourquoi de tel agencement, l'historique de tel meuble.

Et tout d'abord sa chambre. Il en avait fait récemment ouvrir le mur septentrional, puis construire sur la Cour des Cerfs une avancée assez grande pour y loger l'alcôve de son lit et son cabinet de garde-robe.

Séparé du reste de la pièce par un balustre, le lit à colonnes était imposant. « C'est avec ma garde-robe mon ultime refuge, déclara-t-il un peu tristement. Je tire les rideaux et je gagne ainsi un peu d'intimité. Les gens de la Cour me poursuivent jusque dans mes appartements intérieurs. Le Grand Appartement ne leur suffit plus... »

Délimitant l'alcôve, deux longs palmiers à l'antique s'incurvaient doucement l'un vers l'autre pour étreindre un grand médaillon sculpté figurant les armes du royaume de France. Ravi de tant d'élégance, digne en tout point de mon Bien-Aimé, je pivotai sur moi-même et mon attention se porta sur une superbe commode à ferrures, faite en bois de violette.

- Que ce galbe est donc joli ! m'écriai-je.

- C'est Gaudreaux qui l'a signée, répondit le Roi en se rengorgeant de plaisir. Caffieri s'est chargé des bronzes d'ornement. Regarde derrière toi la table de nuit, dans l'alcôve : elle est de Gaudreaux également, mais celle-là je la tiens de feu mon bisaïeul. Le jour, pour gagner de l'espace, on la place dans le cabinet de garde-robe... Viens, viens voir ma garde-robe... Tu constateras à quel point j'accorde beaucoup d'attention aux soins du corps et à la propreté.

Soulevant une tenture qui s'ouvrait à côté de son lit, il dévoila une porte. A sa suite, je découvris le plus ravissant cabinet qui soit, dallé de marbre en plusieurs couleurs, orné de bibelots raffinés et doté entre autres d'une chaise de commodité à l'anglaise,

très moderne, avec évacuation d'eau, enchâssée dans un siège de marqueterie.

- Cela me laisse une agréable autonomie pour mes... soins personnels, dit-il en riant.

Limiter le plus possible les interventions extérieures dans sa vie intime était sa plus grande, sa plus angoissante préoccupation d'homme, sinon de roi, ajouta-t-il. D'ailleurs, il n'avait pas de secrétaire particulier, et n'en aurait jamais. Il s'occupait lui-même de tous ses papiers, comme je pus le constater *de visu* quand il m'eut montré son cabinet de travail privé et ses armoires à dossiers, où tout semblait dans un ordre méticuleux.

Comme je le plaisantais sur ces restrictions peu royales, en évoquant les nuées de domestiques et de secrétaires qui virevoltaient autour du Grand Roi Louis XIV, il me répliqua vivement qu'il ne voyait quant à lui aucune majesté dans le fait de se faire apporter sa chaise de commodité et d'y œuvrer en public.

- Montaigne en dit à peu près la même chose, approuvai-je en riant.

- Monclair, tu ne peux pas comprendre ! Ou plutôt, laisse-moi t'en donner les moyens. Quand j'ai eu sept ans, j'ai dû quitter ma Gouvernante et « passer aux hommes », comme on dit. On m'a mis nu, étendu sur un lit et des dizaines de personnes, médecins, gens de la Cour, ont défilé pour me palper, me palper jusque dans mes parties les plus intimes, tu t'en doutes, pour vérifier que j'étais un digne héritier mâle de la Couronne. Ma pudeur était grande... Ce que j'ai ressenti ce jour-là, Monclair, je saurais à peine l'exprimer.

- Vous vous êtes senti comme une pièce de viande sur l'étal de marbre d'un boucher, dis-je, aussi crûment que sèchement.

Comment pouvait-il douter que je le comprendrais parfaitement, quoi qu'il me racontât ?

- Oui, approuva-t-il, surpris. Oui, c'est exactement cela.

- Etre roi, vous êtes-vous dit, ce n'est point seulement être l'objet de tous les respects, c'est aussi être un objet public, dont tout le monde méprise les vrais sentiments. Ai-je seulement le droit, d'ailleurs, de « ressentir » quelque chose en-dehors de la Raison d'Etat ?

- Comme tu dis bien cela ! s'exclama-t-il, ému. Viens que je te serre dans mes bras, mon frère.

Tandis que nous étions enlacés et qu'il échappait ainsi à mon regard, il alla plus loin dans la confiance, d'une voix qu'il étouffait dans mes cheveux.

- J'étais si seul, quand j'étais enfant, Monclair ! Si seul ! Tu n'as pas idée. C'est pour cela que j'ai tant pleuré quand ils ont parlé de me fiancer à une infante de deux ans. Moi qui caressais secrètement l'idée de trouver bientôt une âme-sœur dans le mariage ! Qu'espérer de ce côté-là avec une fiancée de deux ans ? J'étais terrifié à l'idée d'attendre encore tout ce temps avant d'être un peu compris par un cœur de femme. Voilà pourquoi j'étais aussi radieux le jour où l'on m'a amené Marie. Dieu ! Ai-je été heureux, dans ses bras ! Ah ! Pourquoi faut-il toujours que mes histoires d'amour finissent aussi mal ?

Il me lâcha brusquement et se détourna, les yeux brouillés de larmes. Je savais qu'il souffrait beaucoup de la perte cruelle qu'il venait de faire : sa maîtresse, Madame de Vintimille, était morte en couches au début de septembre. Depuis, il fuyait Versailles le plus souvent possible ; mais incapable de supporter le séjour en son cher château de Choisy qui lui rappelait trop ses anciennes amours, c'était à Saint-Léger qu'il se réfugiait, chez la Comtesse de Toulouse, sa chère vieille amie.

Déjà le Roi me précédait dans une autre pièce, espérant me dissimuler son émotion - feignant de vouloir me présenter son bureau : un meuble sublime, une merveille d'ébénisterie en bois de violette chantourné en tout sens. Je l'interrompis au bout de quelques minutes.

- Ne vous contraignez pas avec moi, sire. Je vous ai assez donné de preuves de mon amour pour vous. Donnez-m'en du vôtre, en m'accordant votre pleine et entière confiance. Avec moi, vous n'avez point à dissimuler.

- Tu as raison, balbutia-t-il. Mais j'ai si peu l'habitude...

- Désormais, sire, il y aura d'un côté vos habitudes, et de l'autre, moi. Mais dites-moi, ajoutai-je aussitôt pour laisser à nos deux pudeurs le temps de se remettre, ce travail du bois est prodigieux, et je sais que vous êtes grand amateur dans ce domaine... Vous avez un goût très sûr.

- On le dit, sourit-il, de nouveau plein d'entrain. Mais tu sais, lorsqu'on a passé ses premières années dans un château comme celui-ci, on suce avec le lait le raffinement et l'amour des belles-choses.

- Vous êtes naturellement raffiné, sire, rectifiai-je. Oh ! Et ce meuble-ci, donc ! Ces flambeaux ! Ces encadrements de miroir travaillés ! Dites-moi, Votre Majesté fait aller les arts !

- Je l'admets volontiers, opina-t-il. Depuis seize ans déjà ! Et vois-tu, en achetant ces meubles, ces pendules et ces soieries de Lyon, loin de ruiner la France par mon luxe, je l'enrichis.

- Par quel miracle ? m'étonnai-je.

- Parce que je fais école, répondit-il, heureux. Les grandes familles de la Cour, par émulation, après avoir vu chez moi tous ces objets d'art incomparables, veulent se procurer les mêmes. Ensuite, les grands financiers parisiens, qui copient ce qui se fait à la Cour, mettront un point d'honneur à en acquérir de pareils. Enfin, les ambassadeurs que je reçois à Versailles et les présents que je fais à leurs maîtres d'objets semblables vont étendre à l'Europe entière ce désir de m'imiter. Les commandes affluent. Mes artisans ont du travail par-dessus la tête. Ils embauchent, ils forment, ils vendent... Et voilà le plus beau style français à l'honneur. Je suis meilleur marchand que Messieurs les Anglais, quand je m'y mets.

- J'aime beaucoup cette pièce d'angle, observai-je tandis que nous continuions la visite. Vous devez vous y sentir bien...

- Tout n'y est pas encore aménagé, mais tu as raison. C'est ma pièce favorite. Elle est

claire, et on y a vue à la fois sur la Cour de Marbre et la Cour d'honneur...

- Un poste de vigie avancé, somme toute.

- Exactement.

Il s'était approché de moi, qui regardais par la fenêtre, et me passa son bras droit autour des épaules.

- Depuis ma naissance, reprit-il à voix plus basse, je vis avec des gens que je n'ai pas choisis. Ici, à Versailles, le personnel est quasiment inamovible, les courtisans aussi, d'une certaine façon, hélas... Je ne suis pas libre - je ne l'ai jamais été - de décider de mon propre entourage, fût-ce le plus intime... Je n'ai même pas choisi mon épouse. Voilà pourquoi tu me fais aujourd'hui le présent le plus merveilleux qui soit, Monclair. Celui auquel je pouvais être le plus sensible.

- Je m'en fais un fort beau aussi, sire, répliquai-je en saisissant les doigts de sa main droite qui reposaient doucement sur mon épaule. Et c'est sans doute à moi que j'ai pensé en premier.

Il éclata de rire et s'écarta de moi.

- Viens, viens, j'ai encore des choses à te montrer.

...Plus tard, comme je l'aidais à se mettre au lit, je ne pus m'empêcher de m'extasier.

- Vous êtes si beau, sire ! Je ne m'étonne plus qu'on vous dise le plus grand séducteur d'Europe.

- Tu mens, protesta le Roi en riant. On ne dit pas cela, j'en suis sûr.

- On le dira bientôt, je m'en porte garant ! Je vais, sorti d'ici, composer mes Mémoires... dans lesquels je vous rendrai l'hommage cru que vous méritez.

- Je sais très bien que si un jour tu rédiges tes Mémoires, Monclair, ce sera pour chanter mes louanges sur tous les tons et prendre le contre-pied des vilains pamphlétaires. Quant à ma beauté, laisse-la donc là, mon ami. Tu n'as rien à m'envier de ce point de vue-là, et tu as quatorze ans de moins.

- Comment savez-vous cela, sire ? Monsieur Bachelier n'a pas encore eu le temps de vous le dire... Vous êtes-vous renseigné à mon sujet ?

- Je n'arrivais pas à te chasser de mes pensées, petit Clair...

- Sire, ne m'appellez surtout jamais ainsi ! C'est le meilleur moyen de me trahir !

- Remets une bûche au feu, et sers-nous de ce vin... Ah ! Monclair, Monclair ! Quel grand bonheur tu me donnes ! Dieu veuille que tu n'aies jamais à t'en repentir !

- Je ne suis pas comme vous, sire : je ne crois pas à l'Enfer, raillai-je.

Le Roi me jeta un carreau de velours à la tête.

Plus tard encore, comme il était couché, avant de m'étendre moi-même à ses pieds je me penchai à son chevet et, lui prenant la main, j'entrepris d'attacher à son poignet un long ruban étroit en satin bleu, de ce bleu qu'on appelle « bleu de France ».

- Que fais-tu donc là, Monclair ? s'étonna-t-il en bâillant un peu.

Mais lorsqu'il vit son « valet » attacher à son propre poignet l'autre extrémité du ruban, selon l'ancienne coutume, il sourit et ferma les yeux, complètement apaisé.

*(à suivre)*